

L'ÉGYPTE DES UNS N'EST PAS TOUJOURS L'ÉGYPTE DES AUTRES

À PROPOS D'UNE DRACHME DE MYNDOS

Laurent Bricault

Alors que les royaumes issus du démembrement de l'Empire d'Alexandre frappent de multiples émissions monétaires avec, à l'avers, le portrait d'un ou plusieurs membres de la famille royale accompagnés de légendes permettant de l'identifier, les monnayages civiques grecs de l'époque hellénistique, ceux des cités comme des ligues, présentent régulièrement, sur cette même face, l'avers, des portraits – masculins ou féminins – qu'aucune légende ne permet a priori d'identifier. Les portraits en question sont assez stéréotypés, comme sur les six monnaies sélectionnées ici (plate 18). On y voit la tête orientée à droite d'un homme mature, barbu, à l'abondante chevelure, parfois couronné de lauriers, voire de feuilles de chêne. Le plus souvent figurée seule, cette tête est parfois accolée à une seconde, généralement féminine. L'identité de cette (ou de ces) divinité(s) ne peut être déterminée au vu de ces seules images, qui plus est en l'absence de tout attribut considéré comme signifiant par celui qui connaît par avance, grâce à ses propres références culturelles et à son savoir, l'iconographie traditionnelle du panthéon grec: ici, pas de serpent qui pourrait orienter vers Asklépios, pas de trident pour un éventuel Poséidon, pas de foudre ni d'aigle pour un possible Zeus, par exemple. Ces portraits, héritiers des frappes monétaires des siècles antérieurs, sont ceux de divinités plus ou moins directement liées à l'autorité émettrice dont l'identité nous est révélée par l'ethnique que l'on peut lire sur les revers. Les six monnaies de cet échantillon (drachmes, hémidrachmes et unités de bronze) sont toutes datables du II^e ou du début du I^{er} s. av. J.-C. et elles concernent diverses entités politiques du bassin égéen: quatre cités du Dodécanèse et de Carie, en Asie Mineure (Stratonicée,¹ Cos,² Halicarnasse³ et Myndos⁴), le *koinon* des Magnètes,⁵ en Thessalie, et le royaume de Thrace sous le règne de Mostis⁶.

L'identification du portrait de l'avers, que l'image seule ne permet pas de révéler avec certitude, s'éclaire par les textes, littéraires ou épigraphiques, relatifs à la cité, au *koinon* ou au royaume. On peut ainsi, sans grand risque de se tromper, considérer que le dieu au droit de l'hémidrachme de Stratonicée doit être Zeus, qu'il s'agisse de Zeus Chrysaoreus ou du Zeus de Panamaros;⁷ celui de celle de Cos doit être Asklépios;⁸ celui de la monnaie de bronze d'Halicarnasse Poséidon;⁹ celui de la drachme du *koinon* des Magnètes Zeus Éleuthérios;¹⁰ et que Zeus et Héra forment le couple au droit d'une émission de bronze du roi Mostis de Thrace.¹¹

Mais, dans cette sélection, quid de la drachme de Myndos? Le monnayage hellénistique de Myndos est intéressant par sa singularité. Hormis quelques rares petites dénominations de bronzes et quelques hémidrachmes en argent au portrait de Dionysos, on ne connaît qu'une seule série de drachmes, très homogène, qui présente toujours le même motif au droit et, au revers, un autre motif lui aussi systématique. Connues par un nombre limité d'exemplaires jusque dans les années 1980, les drachmes de Myndos sont devenues plus courantes sur le marché numismatique avec la diffusion et l'utilisation, illégale le plus souvent, des outils de prospection individuels que sont les détecteurs de métaux. Depuis 30 ans, plusieurs trésors ont ainsi été mis au jour et, pour la plupart, rapidement dispersés sur le marché de l'art. Préparant avec Julie Dalaison une étude sur ce monnayage d'argent, nous avons pu constituer un catalogue comptant plus de 500 exemplaires contre moins d'une centaine connus en 1980¹². Leur mise en série et l'étude des coins utilisés pour les frapper permettent d'avancer quelques remarques. Nous connaissons actuellement près de trente magistrats monétaires dont les noms apparaissent sur ces drachmes. Ces magistrats monétaires, chaque année, étaient probablement quatre à officier. Ces monnaies ont été frappées sur une période assez courte – une douzaine d'années au maximum – sans doute durant la première moitié du II^e siècle av. J.-C.

Mais ceci ne nous dit toujours pas qui est le dieu figuré à l'avers de ces monnaies. Les rares mentions littéraires de Myndos ne nous sont d'aucune utilité. Quant au corpus épigraphique de la cité, il est extrêmement mince, une grande partie de la ville ayant depuis longtemps glissé sous les eaux de la Méditerranée.¹³ Le site ne fut jamais vraiment fouillé avant les recherches menées depuis 2005 par Mustafa Şahin de l'université d'Uludağ, notamment sur l'île côtière de Rabbit Island, et dont on attend la publication des résultats.¹⁴

La réponse vient de la mise en série de ces drachmes myndiennes, qui fait apparaître sur plusieurs exemplaires une couronne coiffant la tête de notre dieu barbu. Souvent tronquée, déformée, mal comprise par les graveurs (fig. 1), elle peut toutefois être identifiée à la couronne *atef* d'Osiris (fig. 2). Une couronne qui se compose d'une haute tiare fasciculée en forme de couronne blanche (celle de Haute Égypte), dont le sommet est coupé pour soutenir un petit soleil. Flanquée de deux plumes d'autruche, elle souligne à la fois le caractère solaire et astral du dieu. Parfois posée sur deux cornes de bétail, elle peut également s'ornner d'un *uræus* dressé devant la couronne blanche. Pour autant, le dieu barbu coiffé d'un *atef* sur une drachme émise par une cité carienne au II^e s. av. J.-C. peut-il, doit-il être automatique-



1 Drachme de Myndos
(Début II^e s. av. J.-C.)



2 Drachme de Myndos (Début II^e s. av. J.-C.)

ment identifié comme un Osiris? Sans doute pas. C'est le revers qui apporte le complément d'information nécessaire.

Outre l'ethnicité Myndiône et le nom du magistrat monétaire, les revers de cette série s'ornent d'un motif, très rare à cette époque dans les monnayages hellénistiques, qui correspond à une coiffure composée d'un disque solaire surmonté de deux hautes plumes nervurées, un disque placé entre des cornes de vache et orné d'un *uræus*, l'ensemble reposant sur deux épis de blé. C'est cette coiffure que l'on a pris l'habitude d'appeler, d'après le *De Iside et Osiride* (chap. 19) de Plutarque, le *basileion*, et que les numismates – et plus largement les historiens – nomment »couronne ou emblème d'Isis«, »Headdress of Isis«, »Isiskrone«, »Kopfschmuck der Isis« ou encore »capricapo d'Iside«.

La combinaison des types de l'avers et du revers (dieu barbu à l'épaisse chevelure coiffé de l'*atef* plus *basileion* d'Isis orné d'un *uræus*) révèle l'identité de notre dieu: il ne peut s'agir que de Sarapis, le parèdre de la déesse Isis dans le bassin égéen à l'époque hellénistique.¹⁵ Cette identification établie, deux questions, parmi bien d'autres, viennent alors à l'esprit, qui se placent à des échelles différentes: Pourquoi les autorités civiques de Myndos ont-elles choisi ce motif pour orner le droit de ce média officiel qu'est la monnaie? Que fait l'*atef* osirien sur la tête de Sarapis et que peut bien signifier cette couronne pour qui n'est pas Égyptien?

Je répondrai à la première question en deux temps. D'abord en rappelant très brièvement quelques données historiques. Puis, en guise de conclusion, en rapportant au cas de Myndos les remarques que l'on peut faire pour tenter de répondre à la seconde question. Myndos est, comme Halicarnasse, une colonie dorienne de Trézène, en Argolide. C'est une petite cité pourvue de larges fortifications et surtout munie d'un bon port (voire deux si l'on en croit les premières informations fournies par les fouilleurs turcs).¹⁶ Conquise par Ptolémée en 309, longtemps disputée entre les Diadoques et les Épigones à l'instar du reste de la Carie, elle fait partie, au II^e et encore au début du I^{er} s. av. J.-C., de ces cités cariennes dites libres pour lesquelles Rhodes jouait en quelque sorte le rôle de tutrice, de protectrice¹⁷. Rhodes, dont on connaît les rapports privilégiés qu'elle entretient avec les Lagides dès la fin

du IV^e s., Ptolémée I^{er} lui devant par exemple son épithète de Sôter. Une île où le culte de Sarapis est officiel à Lindos, à Camiros ou à Rhodes même depuis au moins le milieu du III^e s. av. J.-C., comme l'atteste la présence régulière d'un prêtre de Sarapis dans les listes de prêtrises révélées par l'épigraphie¹⁸. Il en est de même sur le continent, où une liste de prêtres provenant de Phoenix, au cœur de la Pérée rhodienne, datée de la période 255–236 av. J.-C., mentionne elle aussi un prêtre de Sarapis, Pythoklès, fils de Kléphantos, en quatrième position¹⁹.

Rhodes est, de tous les ateliers d'Asie Mineure, celui qui fit usage du plus grand nombre de symboles à caractère isiaque (sistre, situle, *uræus* et *basileion*) sur ses monnaies à l'époque hellénistique, et le plus précocement, dès la fin du III^e ou le tout début du II^e s. av. J.-C.²⁰ Une émission d'hémidrachmes au nom du magistrat Athanodôros datée *ca* 205–190 av. J.-C. utilise, pour la première fois semble-t-il, un *basileion* au revers comme marque monétaire, une pratique qui se perpétue pendant plus d'un siècle par la suite.²¹ À l'instar de Rhodes, plusieurs villes cariennes comme Myndos, Stratonicée et même Halicarnasse, alors plus ou moins directement sous contrôle rhodien, font figurer le *basileion* sur leurs monnaies au II^e s. av. J.-C. Cette influence rhodienne, qui rendent visible les types monétaires en question,²² se lit ailleurs, comme dans les noms des souscripteurs du Sérapéum de Kéramos,²³ lequel fut construit à la fin du III^e ou au début du II^e s. av. J.-C. Sur les 73 noms que comporte cette liste gravée sur une stèle retrouvée à la fin des années 1970 dans ce port du sud de la Carie, on ne relève aucun nom théophore en rapport avec Sarapis. Qui plus est, un bon nombre d'entre eux paraissent appartenir à la population non-ionienne de Kéramos, ce qui semble plaider en faveur de l'introduction du culte de Sarapis par Rhodes et non par Alexandrie, même si la cité fait alors partie des possessions lagides et entretient avec l'Égypte d'importantes relations commerciales. Une situation qui ne pouvait que faciliter l'implantation des cultes isiaques.²⁴ À Stratonicée, un Sérapéum existait à la fin du III^e s. av. J.-C.²⁵ Il est très probable que les garnisaires lagides en poste dans cette cité carienne ne furent pas étrangers à sa construction. La volonté de retrouver des dieux familiers joua un rôle essentiel dans la diffusion et la pénétration des cultes isiaques en terres non égyptiennes. Sur cette terre carienne à la croisée des influences rhodienne et lagide, où les cultes isiaques sont attestés dès le milieu, voire le premier tiers du III^e s. av. J.-C., les acteurs du commerce ont eux aussi dû jouer un rôle majeur dans leur propagation le long de la côte occidentale de l'Asie Mineure et leur réception officielle²⁶. Si Isis est bien présente, soit seule, soit associée à Sarapis dans l'épigraphie hellénistique égéenne, on observe toutefois que les temples sont des Sérapéums et les prêtres des listes officielles ceux de Sarapis.

Alors, Sarapis, justement. Sur les monnaies, mais aussi sur des intailles, des camées et des bijoux (plates 19–20), sur des céramiques à reliefs de l'Égypte lagide et de la Sicile hellénistique, les représentations de Sarapis sont caractérisées non seulement par la coiffure à *anastolè*, c'est-à-dire sans les mèches frontales qui apparaîtront par la suite, mais également par la présence de la couronne *atef*.²⁷ Ce constat est important car il permet, visuellement, de mieux appréhender l'évolution du rapport entretenu par les premiers Ptolémées avec les



3 Tétradrachme d'Alexandrie (ca 217 av. J.-C.)

pouvoirs sacerdotaux égyptiens. En effet, les monnaies émises par la nouvelle dynastie montrent d'abord, sous Ptolémée I^{er}, l'image de Zeus et ses symboles. À la fin de son règne ou au début de celui de son successeur Ptolémée II, la tête de Zeus s'enrichit de deux attributs, la corne de bâlier d'Ammon et une petite couronne *atenet*²⁸: la dynastie se place alors clairement sous la protection de Zeus-Ammon-Sarapis/Osiris, divinité syncrétique réunissant les puissances dominantes des panthéons grec et égyptien²⁹. Une étape nouvelle est franchie lorsque, sous Ptolémée IV, à l'époque de la bataille de Raphia, en 217, le couple Sarapis-Isis est représenté sur une importante série monétaire en argent (fig. 3), donc destinée à circuler.³⁰ L'image du dieu, façonnée à l'origine pour les Grecs d'Alexandrie voire, plus largement, pour les sujets grecs de l'Égypte lagide, reçoit à cette occasion une sorte de consécration officielle et marque l'établissement de nouveaux rapports de force en Égypte: la disparition des cornes d'Ammon doit s'expliquer par la perte d'influence du clergé de Thèbes (ammonien) face à celui de Memphis (osirien et de Ptah). Progressivement, les grands-prêtres memphites de Ptah deviennent les seuls interlocuteurs véritables du pouvoir royal, puisque dans les temples nombre de dignitaires détiennent désormais leur autorité du fait de leurs fonctions militaires ou civiles, et non de leurs sacerdoce. Ces pontifes héréditaires connaissent alors un accroissement de leurs charges religieuses sur les sanctuaires de tout le pays et leurs relations avec le pouvoir deviennent de plus en plus étroites, comme en atteste la charge de prophète du souverain vivant, connue depuis Ptolémée Aulète. La réapparition, dans le courant du III^e s. av. J.-C., du pontificat de Ptah à Memphis permet à la monarchie lagide d'endosser un habit pharaonique. La fondation de cette lignée de grands-prêtres apparaît étroitement liée au culte dynastique, mis en place dès 272/1 et à la volonté du pouvoir royal de ne pas se reposer uniquement sur des élites déjà en place. Le premier à reprendre ce titre de grand-prêtre est sans doute Épisout-Pétobastis (ca 310–250), à la fin de sa carrière. Son fils Annôs, responsable du culte d'Apis à Memphis, voit ses charges s'élargir et il devient le premier à pouvoir s'enorgueillir du titre de «directeur des prophètes de tous les dieux et déesses de la Haute et de la Basse Égypte».³¹ C'est dans ce contexte particulier que s'inscrivent les évolutions de l'image, de la personnalité et des domaines d'action du couple Sarapis/Isis.

En effet, le même type d'analyse peut être fait, comme l'ont bien montré Michel Malaise et Richard Veymiers³², pour le *basileion* à l'*uræus* qui orne le revers de notre drachme de Myndos. Les reines lagides semblent avoir été parées de cet emblème dès le règne de Ptolémée II, Arsinoé II l'ayant intégré dans le montage complexe de sa couronne spécifique.³³ Bérénice II, épouse de Ptolémée III, en fit une couronne à part entière, qu'elle porta de son vivant, tout en étant parallèlement assimilée à Isis. La double plume était en fait la coiffure traditionnelle des épouses de pharaons jusqu'à ce que s'opère, sous Amenhotep III (1390–1352), ce que l'on appelle une hathorisation de la royauté féminine. À la double plume s'ajoute désormais le disque solaire à cornes porté par la déesse Hathor, créant ainsi une couronne composite portée ensuite tant par les reines que par Hathor et les déesses qui lui sont apparentées, mais jamais par Isis, du moins pas avant le II^e s. av. J.-C.³⁴ Le port de cet emblème hathorique à plumes – que nous appelons donc *basileion* – par les reines ptolémaïques, leur permet de s'inscrire dans la tradition et la continuité de leurs prédécesseurs pharaoniques. Quand Isis, au début du II^e s. av. J.-C., se retrouve parée de cette couronne emplumée qui, rappelons-le, montre un *uræus* sur le disque, c'est sans doute en raison de son caractère royal, lorsque s'affirme la volonté du pouvoir lagide, au même moment, de présenter le prince héritier comme un Horus. Une étude chronologique serrée de la documentation fait apparaître assez clairement que c'est des reines lagides qu'Isis hérita du *basileion*, comme Hathor, un millénaire plus tôt, avait hérité des plumes des épouses des pharaons. Et non le contraire.

Si l'on élargit, au-delà de la seule couronne, l'analyse approfondie et comparée de l'image évolutive des souveraines lagides et de la déesse Isis, plusieurs constatations s'imposent. C'est donc à partir du règne de Ptolémée III que les reines lagides s'approprient, jusqu'à la fin de la dynastie, la couronne hathorique à plumes qui les inscrits dans la longue durée du pouvoir royal égyptien. Mais il n'y a pas que la couronne qui soit concernée. Il en va de même pour leur vêtement et pour leur chevelure. L'image nouvelle d'Isis qui se construit alors, bien loin de la figure hiératique des siècles antérieurs, porteuse d'une nouvelle couronne, d'une nouvelle chevelure à boucles, d'un nouveau vêtement, s'inspire clairement de celle des souveraines³⁵. Cette image fut très certainement élaborée à Alexandrie, c'est-à-dire dans un milieu grec, proche du pouvoir, mais perméable aux influences égyptiennes, sans doute sacerdotales et peut-être memphites. Les Ptolémées, ou leur entourage, ont donc opté, pour donner corps à l'épouse qu'ils attribuèrent à Sarapis, pour une couronne royale mais non divine, pour une coiffure libyque et non égyptienne, et pour un vêtement d'origine égyptienne, mais dont le langage formel des drapés était grec.³⁶

Si on peut donc parler d'emprunts égyptiens dans la construction de l'iconographie royale lagide, il faudrait parler, au sujet d'Isis, non pas de son hellénisation – un terme beaucoup trop vague qui n'explique rien et paraît bien inapproprié ici – mais plutôt de la *ptolémaïsation* de son image, les acteurs de cette évolution iconographique ayant assurément tiré grand profit de l'image et du culte des souveraines lagides divinisées.³⁷ C'est cette image ptolémaïsée d'une Isis intimement liée aux reines lagides qui va sortir d'Égypte dès la fin du III^e s. av. J.-C. pour se répandre en Méditerranée orientale.



4 Drachme de Ptolémaïs (125–121 av. J.-C.)

S'agissant de Sarapis, dont le nom grec renvoie sans doute au moins autant au dieu *Wsir-Hp*, l'Osérapis memphite du serment d'Artémisia,³⁸ qu'à une construction identitaire associant Alexandrie, Memphis et Argos,³⁹ la couronne qui lui est attribuée au III^e s. av. J.-C., l'*atef*, vise sans doute à la fois à souligner les rapports qu'il est supposé entretenir avec Osiris, et notamment les prérogatives royales qui sont les siennes, et à justifier le choix d'Isis pour être sa parèdre. Ptolémée III, qui fit notamment construire le grand Sarapieion d'Alexandrie,⁴⁰ et son épouse Bérénice II sont très certainement les promoteurs de ces rapprochements entre le couple royal et le couple divin. Sarapis et sa parèdre Isis sont ainsi devenus, dès le milieu du III^e s. av. J.-C., le canal idéologique préférentiel du pouvoir lagide, forgé par la superposition et les interactions de traditions généalogiques gréco-macédoniennes et égyptiennes, et destiné surtout à donner corps au projet identitaire et légitimateur de la royauté ptolémaïque.

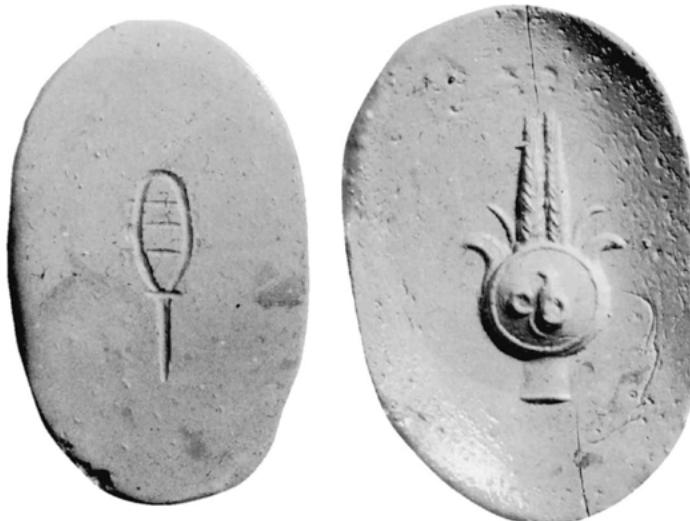
Sarapis couronné de l'*atef* et Isis coiffée du *basileion* apparaissent donc, dès le début du II^e s. av. J.-C., comme des dieux dynastiques par excellence. Ils sont le miroir divin du couple royal lagide. C'est précisément à cette époque qu'en dehors de l'Égypte, le *basileion* et la couronne *atef* apparaissent sur les premiers documents datables avec une certaine précision que sont les monnaies, dans le monnayage de communautés civiques en liaison étroite avec Alexandrie, comme Myndos ou Rhodes, ou encore Ptolémaïs et Antioche sur l'Oronte lorsque Cléopâtre Théa, princesse lagide, y règne en maître à la tête de la monarchie séleucide (fig. 4).⁴¹ Les choix opérés par les autorités civiques de Myndos de faire figurer Sarapis au droit et Isis – via son *basileion* – au revers du monnayage d'argent qu'ils émettent au cours du II^e s. av. J.-C. sont toutefois exceptionnels. Jusqu'alors, seul le monnayage royal d'Alexandrie avaient fait figurer le couple ensemble, par leurs bustes jumelés, sur un monnayage d'argent. Si le contexte évoqué plus haut peut expliquer l'utilisation de marques monétaires isiaques par un certain nombre de cités micrasiatiques, nulle n'alla aussi loin que Myndos. Pour autant, les raisons précises de ce choix, assurément dicté par des considérations locales et identitaires, nous échappent encore. On peut cependant être tenté d'inscrire le cas myndien dans le phénomène plus large, qualifié par Andrew Meadows de »Great transformation«,⁴² qui voit au II^e s. av. J.-C. les cités grecques faire évoluer, parfois radicalement, les types iconographiques de leurs monnayages, dans un souci d'affirmation et d'autonomisa-



5 Drachme de Patras (ca 32/1 av. J.-C.)

tion. Les éiphanies divines, les fêtes associées sont l'occasion de modifier les types voire d'en imposer de nouveaux. À titre d'exemple, on a déjà souligné ailleurs⁴³ que les drachmes et hémidrachmes rhodiennes des années 89–85 av. J.-C. au nom des magistrats Euphanès, Maès, Thrasymédès et Zénôn, mais aussi certains grands bronzes qui font usage du *basileion* comme marque monétaire, étaient à mettre en relation avec la première guerre mithridatique, et en particulier avec le siège que Mithridate VI imposa aux Rhodiens en 88 av. J.-C. au cours duquel Isis se serait manifestée⁴⁴. Hélas, pour Myndos, les sources sont toujours muettes.

Au terme de ce rapide tour d'horizon, il est donc nécessaire de distinguer deux niveaux de lecture, et peut-être deux étapes dans la perception de ces éléments figurés. Pour les Ptolémées et leur entourage alexandrin, l'*atef* et le *basileion* sont le symbole de leur intégration dans la *longue durée* de l'histoire égyptienne, comme sur le tétradrachme de Ptolémée Philopator. Pour les Grecs outremer, pour les souveraines dont les modèles se trouvent à Alexandrie⁴⁵, l'*atef* et le *basileion* sont les symboles de la royauté lagide, comme sur les drachmes de Myndos.



6 Empreinte de pierre gravée (ép. hellénistique)

Ce n'est donc pas une surprise de voir le type du Sarapis paré de l'*atef* disparaître progressivement – mais non totalement – du monnayage et des autres supports iconographiques antiques au cours du I^{er} siècle av. J.-C.,⁴⁶ pour être remplacé progressivement par celui du Sarapis au *calathos* (plate 21). Dans le même temps, le *basileion*, si étroitement lié aux reines lagides et notamment à la dernière d'entre elles, Cléopâtre VII Nea Isis (fig. 5),⁴⁷ cède la place à un autre marqueur identitaire d'origine égyptienne, le sistre (fig. 6). Cette évolution trahit en creux – ou en négatif, comme on voudra –, les rapports étroits entretenus par ces symboles avec le pouvoir alexandrin. Celui-ci disparu avec la prise d'Alexandrie par Octave et le suicide de Cléopâtre, de nouvelles images apparaissent alors au premier plan: le sistre qui renvoie directement à Isis et au monde divin sans passer par l'intermédiaire royal hellénistique;⁴⁸ le *calathos* qui exprime et illustre une réalité devenue essentielle, qui fait de la province d'Égypte la source première des céréales qui nourrissent Rome, et de Sarapis, la divinité principale d'Alexandrie, son protecteur attitré⁴⁹, négligeant désormais Osiris, premier roi d'Égypte, et sa couronne *atef*.

